Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1988)

Heft: 4

Artikel: De l'alphabet cyrillique à la perestroïka : quelques notes sur une amitié vieille de mille ans

Autor: Bornand-Vladkova, Julia

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870864

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DE L'ALPHABET CYRILLIQUE À LA PERESTROÏKA

Quelques notes sur une amitié vieille de mille ans

L'article évoque les liens historiques et culturels qui existent entre la Bulgarie et la Russie depuis le Moyen Age, souligne l'apport essentiel de la culture bulgare à la culture russe; il détermine les moments les plus importants de l'évolution des lettres bulgares, depuis la Renaissance nationale jusqu'à la guerre russo-turque de 1877-1878, et le rôle historique de la Russie dans cette renaissance.

Un intérêt tout particulier est porté à l'influence de la culture soviétique et des théories artistiques du réalisme socialiste dans le domaine de la littérature bulgare, de 1944 à nos jours.

Dans la dernière partie, quelques exemples illustrent le rôle positif que joue actuellement la «perestroïka» dans la création artistique.

Cette année, la Russie fête le millénaire de son baptême. Se souvient-on du nom de sa marraine, la Bulgarie, convertie elle-même au christianisme byzantin en 865?

Le but de notre article est double:

1. Parler du sujet qui nous tient à cœur: la Bulgarie, mal aimée, méconnue du public occidental, et rappeler son parcours culturel plus que millénaire.

2. Présenter d'une manière sélective ses rapports culturels avec son «grand frère» russe.

Rappelons qu'au IXe s. les tsars bulgares Boris Ier et son fils, Siméon le Grand[1], avaient accueilli à bras ouverts les disciples de Cyrille et Méthode[2], chassés de Moravie par le clergé latin. En effet, à cette époque la Bulgarie était un grand pays avec de nombreux foyers de culture et deux brillantes universités: l'Ecole de Preslav et celle d'Ohrid, qui étaient à la fois des centres de tradition, de création originale et d'enseignement intense (trois mille cinq cents élèves y furent formés en sept ans).

Il faudra un peu plus d'un siècle pour que le prince Vladimir de Russie, fraîchement converti à la foi chrétienne orthodoxe (988), s'adresse au tsar Samuel de Bulgarie et lui demande de lui envoyer des prêtres, des manuscrits en slavon, ainsi que des iconographes et des chantres.

Au Xe s., l'alphabet cyrillique passe en Russie et en Serbie. Dès lors, et pendant des siècles, le slavon sera la langue officielle de la culture russe.

L'influence bulgare comprend aussi une importante littérature apocryphe (contes, légendes, dialogues, etc.), laissée par les bogomiles, hérétiques bulgares et lointains précurseurs de la Réforme (les Cathares, les Patharins, les Albigeois sont autant de sectes bogomiles — le mot «bougre» signifie «bulgare» —; l'héritage bogomile a aussi influencé les Hussites, et influence depuis toujours les mouvements spirituels en Russie[3]).

L'école d'Evtimi, patriarche de Tarnovo, marque au XIVe s. une nouvelle période féconde pour la littérature bulgare. Ses écrits sont «fort recherchés en Russie et leur partie historique fut insérée dans les chroniques russes»[4].

Au début du XVe s., deux archevêques bulgares, Cyprien et son neveu Tsamblak, se réfugient en Russie et deviennent métropolites de Moscou et de Kiev. Cyprien est connu sous le nom de «Restaurateur de la civilisation en Russie». C'est ainsi que commence la «Deuxième influence des Slaves du Sud».

Pendant les cinq siècles qui suivent, de 1396 à 1878, le pays subit une double domination: celle des Ottomans qui détruit les élites de la nation et celle du Patriarcat grec qui cherche à effacer toute trace de culture bulgare.

Alors que la Bulgarie semble morte, oubliée par tous, même par la Russie, effacée des cartes (Voltaire, dans *Candide*, dit d'elle que c'est un pays imaginaire et appelle les Bulgares des Scythes), à Athos un moine bulgare, Païssi, dans son *Histoire des Slaves bulgares* (1762), dont les copies circulent sous le manteau, adresse un appel pathétique à ses frères asservis en leur rappelant le glorieux passé qui fut le leur. L'appel de Païssi est entendu et il sera le signe précurseur de la Renaissance bulgare, Renaissance marquée par des luttes pour une Eglise indépendante par rapport au Patriarcat de Constantinople.

C'est seulement au début du XIXe s. que seront créées en Bulgarie des écoles laïques dont les élèves les plus doués partiront compléter leurs études en Russie. Ainsi naît une nouvelle intelligentsia russophile, aidée et encouragée à écrire par les slavophiles russes (entre autres par I. Aksakov) dont l'intérêt pour les Slaves du Sud commence à s'éveiller. En 1861, par exemple, L. Karavelov, publiciste et prosateur, publie, à Moscou, *Mouvements de la vie du peuple bulgare*. P.R. Slavéïkov, poète et tribun, traduit Pouchkine, Lermontov, Krylov et écrit en 1877 le poème «Au

Tsar de la Russie». Venus en Russie dans les années 50-60 du XIXe s., ces écrivains sont presque tous influencés par les idées de Herzen et de Tchernychevski. Tous, de G. Rakovski à P. Slavéïkov, de L. Karavelov à Christo Botev, le grand poète-révolutionnaire, sont engagés dans une lutte à outrance pour faire revivre la langue bulgare et le sentiment national.

Leur modèle littéraire n'est autre que le célèbre révolutionnaire bulgare Insarov, personnage du roman d'I. Tourguénev, *A la Veille* (1860); (Insarov fut inspiré à Tourguénev par un certain Katranov, étudiant à Moscou)[5].

Après la libération (1878), la littérature bulgare est dominée par la figure de son «patriarche», Ivan Vazov (1850-1921), poète, dramaturge et prosateur dont le célèbre roman, *Sous le Joug* (1890), reflète la foi et l'amour que le peuple vouait à la Russie, surnommée «grand-père Ivan». La Renaissance bulgare se sent redevable à la Russie (un des nombreux symboles de cette reconnaissance est le temple Alexandre Nevski à Sofia, construit avec les dons du peuple).

Vers la fin du XIXe, commence un renouveau littéraire dû à une ouverture vers l'Occident. La revue du Dr Krastev, *La Pensée* (1892), réunit pendant quinze ans l'avant-garde littéraire. Le symbolisme devient le trait caractéristique de cette époque. P. Slavéïkov[6] (1866-1912), P. Yavorov (1878-1914), P. Todorov (1879-1916), N. Raïnov (1889-1954) sont ses représentants les plus importants.

Le théoricien du mouvement, le poète P. Slavéïkov, a été formé par la philosophie et l'esthétique allemandes (Nietzsche, Goethe, Heine), mais a subi également l'influence des Parnassiens français.

Il rejette le didactisme et l'utilitarisme qui dominent la littérature contemporaine et réclame la liberté de création.

> Où est cet idéal qui donne [...] un sens à notre vie? Il y a chez nous suffisamment d'hommes naïfs qui croient lutter pour cet idéal en rejoignant la cohorte de K. Marx qui se bat, elle, pour la dépersonnalisation de l'homme et pour que les intérêts d'un seul parti triomphent sur ceux de l'humanité entière.[7]

P. Slavéïkov se veut l'élève de Dostoïevski, Tolstoï et Ibsen dont l'idéal commun est celui de la «renaissance morale de l'homme».

Une vive polémique éclate. La critique contemporaine, aussi bien celle des «vieux» que celle de l'extrême-gauche, est hostile aux idées de l'avant-garde et l'accuse d'«aristocratisme».

Après la Première Guerre mondiale, le symbolisme atteint son plein épanouissement. C'est Traïanov (1882-1945), poète nourri de symbolisme allemand, qui s'impose comme son théoricien; D. Debelianov (1887-1916) et N. Liliev (1885-1960) ont des affinités avec les symbolistes français et russes.[8]

D'autre part, les difficultés économiques, la guerre, la Révolution d'Octobre 1917 favorisent le développement d'une littérature de gauche, groupée autour de *Temps nouveaux* (1897-1923), la revue marxiste de D. Blagoev[9]; ses idées rencontrent une opposition de la part de la revue *La Corne d'or* (1920-1944) qui réunit presque tous les grands noms littéraires de ces années.

La personnalité la plus originale de la culture bulgare de cette époque est G. Milev (1895-1925). Connaisseur de l'expressionnisme allemand (il a fait des études universitaires à Berlin), il cherche une nouvelle spiritualité et une nouvelle forme d'expression; son désir est d'élever la littérature bulgare au niveau européen. Il traduit Nietzsche, Verhaeren, Maeterlinck, Mallarmé, défend l'art de Kandinski et de Kokoschka[10], milite pour un modernisme extrême. Passionné de théâtre moderne, G. Milev s'oppose à la tradition réaliste (qui vient du Théâtre d'art de Moscou) en défendant la simplicité «dans le sens de la stylisation surréaliste». Il porte lui-même à la scène Ibsen, Strindberg (*La Danse de mort*); en Allemagne, Reinhardt projetait de mettre en scène la pièce de P. Todorov, *Les Noces du dragon*, dans une adaptation poétique de Milev et sur une musique du compositeur bulgare P. Vladiguérov. En 1924, G. Milev écrit un long poème, «Septembre», qui chante l'héroïsme des victimes de la révolte antifasciste, ce qui lui coûtera la vie en 1925. Soulignons que cet «occidentaliste» est en même temps admirateur de Brioussov et Block qu'il traduit; sa propre revue, *La Balance* (1919-1922) reprend le nom de celle des symbolistes russes.

La littérature prolétarienne a deux grands chantres: Christo Smirnenski (1898-1923), dont l'œuvre majeur est *Le Jour viendra* (1922); sa mort précoce empêchera l'épanouissement de ses dons authentiques, et N. Vaptsarov (1909-1942) qui met un immense talent au service de son idéal de communiste (il sera fusillé en 1942).

Dans son recueil *Chants de moteur* (1940), Vaptsarov introduit des thèmes nouveaux: l'industrialisation, la vie des travailleurs, la guerre d'Espagne, l'espoir en une société nouvelle plus juste, plus humaine; il rend hommage à ses maîtres en poésie, Pouchkine et Gorki. Ses thèmes revêtent une forme inédite: vers

découpés, rythme saccadé, intonations de la langue parlée, rappelant par moments Maïakovski.

Les années 20 du XXe s. sont douloureuses pour la littérature bulgare qui perd en même temps presque tous ses grands poètes. Rappelons par ailleurs la crise provoquée par l'insurrection antifasciste de 1923, ainsi qu'une vague d'émigration politique vers l'URSS.

C'est précisément à cette époque que les premiers livres soviétiques pénètrent en Bulgarie. Il serait intéressant de noter que, malgré les régimes d'oppression qui se suivent et qui sont ouvertement hostiles aux idées socialistes, on peut lire en bulgare (entre 1925 et 1934) quatre livres sur Lénine dont deux de N. Kroupskaïa et deux d'A. Oulianova, ainsi que des livres de Lounatcharski et d'I. Babel (nouvelles de *La Cavalerie rouge*), etc.[11]

Depuis la guerre, la République populaire de Bulgarie suit dans le domaine des arts le modèle soviétique: Gorki, N. Ostrovski, Makarenko font partie du programme obligatoire des écoles; le russe y est étudié à tous les niveaux; un Comité d'amitié bulgaro-soviétique est créé; à l'instar du prix Lénine, la Bulgarie a son prix Dimitrov. Le réalisme socialiste devient une partie intégrante de la culture bulgare.

Quant à la traduction de livres et à leur tirage, le tableau est impressionnant. Selon les données bibliographiques[12], ces tirages auraient atteint en dix ans 63,9% de toute la littérature en traduction. La littérature soviétique «fait partie de la chair et du sang de la Bulgarie de Dimitrov»[13].

On traduit avant tout les romans ayant reçu un Prix Staline. Les écrivains bulgares ne tarissent pas d'éloges lorsqu'il s'agit du rôle éducatif de cette littérature. Citons, en guise d'exemple, quelques titres des articles de l'époque: «Ce que la littérature soviétique nous apprend», «Littérature qui instruit et inspire», «Maître irremplaçable»...

L'histoire littéraire bulgare est, quant à elle, réécrite, les anciennes valeurs dépréciées. Le processus littéraire est présenté comme une évolution toute naturelle du réalisme dit «critique» vers un réalisme de type supérieur, le réalisme socialiste. Il n'est pas inutile de rappeler à ce sujet les paroles de B. Tomachevski:

> Les naïfs historiens de la littérature utilisent ce terme [réalisme] comme une louange supérieure pour un écrivain...[14]

B. Eichenbaum résume bien le phénomène:

> On entreprit sur une grande échelle la modernisation des anciens écrivains en les transformant en des Compagnons éternels.[15]

et dans le même article:

> [...] on considérait que le réalisme est supérieur au romantisme [...][16]

Il serait bien entendu erroné de croire que depuis la guerre il n'y a pas en Bulgarie de littérature digne de ce nom. Elle a continué d'exister; ceci est d'autant plus vrai pour l'époque actuelle.[17]

La règle cependant est générale: le domaine des lettres et des arts suit la ligne du Parti qui, de son côté, s'inspire de l'évolution politico-idéologique en Union Soviétique.

Ainsi, le «Dégel» se passe-t-il en Bulgarie à la fois dans la continuité et dans le changement.

Après l'époque stalinienne, une date importante est marquée par le Plenum du Parti communiste bulgare d'avril 56. En effet, c'est à partir de ce moment que commence une relative libéralisation des arts en général, qui va dans le sens de la recherche psychologique, de l'intérêt pour l'individu: ses joies, ses drames, sa spiritualité.

En matière de traduction, Gorki, avec son roman *La Mère*, continue à battre tous les records (150 000 exemplaires en cinq ans); et en même temps, entre 1960 et 1965, paraissent des nouvelles de *La Cavalerie rouge* d'I. Babel et en 1963, le public bulgare lit le livre de Soljenitsyne, *Une Journée d'Ivan Denissovitch* (30 000 ex.), paru en URSS en 1962.

Notons encore que «libéralisation», à l'époque du «Dégel» aussi bien qu'à celle que la Bulgarie vit aujourd'hui, ne signifie nullement que le Parti abandonne son rôle dirigeant et sa prétention à modeler les consciences. Le talent seul ne suffit pas s'il n'est pas soutenu par l'idéologie conforme. Citons un exemple récent: lors d'une interview, l'auteur de *La Journalistique bulgare entre 1917 et 1923*[18], l'académicien V. Topentcharov, détermine sa position par rapport à la revue *La Corne d'or*. L'auteur en attaque «l'aristocratisme idéologique»; à la question de savoir pourquoi il a consacré, dans son ouvrage, si peu de place «aux plumes les plus importantes» du journalisme dit «bourgeois», V. Topentcharov répond:

> Les plumes en question possédaient une culture et un talent certains; néanmoins, ces qualités-là, et en particulier le talent, se

> perdent lorsqu'elles sont au service d'une conception de classe négative [...][19]

Comparons ce point de vue à celui de N. Christophorov (dans «Littérature bulgare») au sujet de V. Vassilev, rédacteur de la revue en question:

> [V. Vassilev] [...] critique littéraire très averti, réussit à grouper dans un esprit de libéralisme parfait des écrivains de tendances diverses parmi lesquels se trouvent les mieux doués de l'époque.[20]

Ceci dit, depuis 1956, certains écrivains s'expriment d'une manière plus libre et défendent leur droit à une certaine autonomie dans le domaine de la création artistique.[21]

Dans le même esprit, il serait également intéressant de s'arrêter sur le livre de N. Haïtov, *Sur la Création*[22], recueil d'articles et d'interviews parus dans la presse pendant les années 70; prosateur original, Haïtov écrit de petites nouvelles, des récits historiques et des essais.

Dans un article intitulé «Credo de l'auteur» (1976), l'écrivain raconte l'histoire anecdotique de la mise en scène de sa pièce *Sur la Terre*. Les répétitions terminées, l'écrivain était «invité» à remplacer dans le texte le mot «avoine» par le mot «maïs», l'argument étant un récent discours de Khrouchtchev sur les vertus du maïs. Haïtov refuse le changement, car le sujet même est lié à l'avoine; cependant, il fait des concessions et introduit dans son texte des remarques en faveur du maïs.

Pour Haïtov, le seul critère de vérité, en matière de création, est le travail «à l'unisson avec votre sentiment personnel» (Goethe). A la question: «Est-ce que l'ouvrier peut être un personnage négatif?» sa réponse est oui. Au sujet des personnages négatifs, il parle avec une ironie qui en dit long:

> Peut-on éternellement nourrir les conflits de la dramaturgie contemporaine avec des gendarmes et des Byzantins sortis de notre passé?

C'est avec tristesse qu'il constate que la sphère spirituelle de l'homme bulgare est aujourd'hui menacée, «tout comme elle l'est dans des pays capitalistes», et cherche à comprendre pourquoi la jeunesse socialiste qui n'a pas connu les «côtés négatifs du capitalisme» manque à un tel point de conscience.

Les mêmes tendances d'ouverture se ressentent dans le domaine de la traduction. Les grands auteurs de la littérature

russe et soviétique (Boulgakov, Biely, Zochtchenko, Pilniak, Achmatova, Tsvétaéva, Remizov, Bounine) sont enfin révélés au public bulgare. On traduit: de Boulgakov, *Le Maître et Marguerite* (1981), *La Garde blanche* (1983); Biely, *Petersbourg* (1981); Achmatova, *Choix de poèmes* (1984); Tsétaéva, *Choix de poèmes* (en 2 vol., 1984); Bounine, *Œuvres choisies* (en 3 vol., 1983).

Tous ces événements, on peut le remarquer, annoncent déjà la «perestroïka» et la «transparence». Un vent nouveau souffle dans la presse depuis que ces deux mots magiques sont devenus mots-clés de la nouvelle politique du Parti. La presse soviétique est devenue très intéressante et c'est encore par son intermédiaire que le lecteur bulgare apprend nombre de vérités qui lui étaient soigneusement cachées. Ainsi, le livre antistalinien d'A. Rybakov, *Les Enfants de l'Arbat*, qui a fait sensation lors de sa parution à Moscou (1987), est presque immédiatement traduit en bulgare (début 1988).

Les déclarations les plus audacieuses des personnalités de la culture soviétique trouvent leur place dans les pages de la presse bulgare.

Le journal, *Le Front littéraire*, en septembre 87, présente une interview avec D. Likhatchev, imprimée peu auparavant dans *La Gazette littéraire*. Likhatchev parle de la peur que la période stalinienne a engendrée et qui paralyse encore les consciences. S'il ne cite pas les noms des écrivains médiocres, c'est que, selon lui, ils seraient trop nombreux; quant aux historiens de la littérature, ils adoptent, selon lui, la forme journalistique «afin de cacher leur manque de connaissances et des erreurs grossières».

Culture populaire, en octobre 87, propose, sur trois numéros, un article intitulé «La tragédie de Boulgakov», présenté par un critique de talent, M. Tchoudakova, qui commente des faits de la vie de l'auteur, sa détresse, et cite ses lettres à Staline et à Gorki; elle rappelle l'attitude de Zamiatine en 1929, sa décision de quitter de son propre gré l'Union des écrivains.

Le Front littéraire, en décembre 87, publie un article de S. Rassadin sur Zochtchenko, ses personnages, son immense talent, cite les sinistres paroles dans le discours de Jdanov qui le condamnent au silence et l'amènent à la maladie mentale. Il propose dans le même numéro une interview avec J. Koriakine qui va encore plus loin, en dénonçant les «idéaux compromis», non seulement au temps de Staline, mais aussi à l'époque de Brejnev et de Tchernenko; Koriakine parle des «18 millions de chefs», chiffre énorme par rapport au nombre des travailleurs et souligne que

cette couche sociale des chefs voudra conserver ses privilèges à tout prix:

> Au temps de Brejnev et Tchernenko, au sein du peuple affamé, en proie aux difficultés, apparut une couche sociale enfoncée dans le mercantilisme.

Koriakine évoque le sentiment de «culpabilité terrible» de sa génération, le manque de respect pour le peuple, la politique d'«ordres» et de «démagogie». Cependant, il salue la parution de livres de grande valeur artistique: *Les Habits blancs* (V. Doudintsev), *Incendie* (V. Raspoutine), *Dans le Brouillard* (V. Bykov), *Le Triste Détective* (V. Astafiev).

Les critiques bulgares prennent eux aussi la plume et s'expriment avec plus ou moins de prudence ou de courage. Prenons quelques exemples récents:

Z. Petrov, critique littéraire, dans son article «Devant les sarcophages de l'histoire»[23], constate combien le journal *Le Front littéraire* devient de jour en jour plus lourd d'événements dramatiques. Il parle de l'époque des «camionnettes noires» et des procès qui «rivalisaient avec ceux du Moyen Age». Il fait allusion, entre autres, au procès du grand homme politique bulgare Traïtcho Kostov et cite un autre léniniste bulgare, K. Rakovski, qui aurait dit: «La révolution mange ses propres enfants».

Z. Petrov commente aussi le sort tragique de Meierhold, de sa femme, Z. Reich, de Boulgakov, de Pasternak qui portait toujours du poison sur lui, de Zamiatine, «vieux bolchévik et auteur du roman *Nous Autres*, mondialement connu» (soulignons cette épithète à propos d'un livre banni pendant plus de soixante ans), de Mandelstam... pour finir sur une note optimiste et rappeler la nouvelle devise en URSS: «Davantage de socialisme, davantage de démocratie».

V. Stefanov, critique de théâtre, écrit dans son article «Le Théâtre, notre amour»[24] que l'intérêt du public bulgare pour le théâtre faiblit; il cherche la vraie cause de ce phénomène et conclut qu'elle se cache dans la «saturation» et une «surproduction théâtrale médiocre» qui utilise «des formules surexploitées».

La revue *Patrie*, en décembre 87, esquisse, dans une interview avec l'écrivain S. Severniak, le drame d'un graphiste doué, A. Jendov, victime du stalinisme. Severniak parle de l'effet «magique» que produisaient alors des mots comme «formalisme» ou «cosmopolitisme». Jendov, communiste et artiste d'une grande honnêteté, était accusé «de ne pas apprécier l'art soviétique

comme un art nouveau, d'une importance universelle et historique»:

> A. Jendov exprime la révolte individuelle bourgeoise contre l'esprit du Parti dans le domaine des beaux-arts, contre le rôle dirigeant du Parti, contre la critique et la lutte avec la culture occidentale pourrie.

Dans son article «Pensons aux petites choses»[25], D. Stefanov fait un bilan de la littérature d'avant la nouvelle politique et la trouve «unie à la réalité», mais dans une «union sans ailes». En conclusion, il souhaite que le travail au sein de l'Union soit bénévole, confié aux personnes qui ont des idées nouvelles et moins de privilèges, «qu'un dialogue non formel sur nos problèmes de créateurs remplace les longues histoires des mille et une nuits».

A propos de théâtre moderne, il serait bon de noter un fait unique dans son genre: depuis 1987, le Théâtre de l'Armée populaire à Sofia présente une pièce documentaire soviétique *La Dictature de la conscience*, de M. Chatrov, dans une mise en scène de K. Spassov. La pièce est d'autant plus intéressante pour le public bulgare qu'elle contient des faits réels (d'injustice flagrante, de dogmatisme, de manque de respect pour le peuple), faits qui ont déjà été l'objet de polémiques passionnées dans la presse bulgare.

Terminons notre parcours culturel plus que millénaire par une petite note amusante et optimiste: il s'agit d'un montage publicitaire du journal *Culture populaire* de décembre 87; une reproduction du célèbre *Déjeuner sur l'herbe* présente les personnages assis avec en guise d'herbe un numéro du journal *Culture populaire*; la légende annonce: «Le tableau de Manet était une révolte contre la routine. *Culture populaire* vous promet en 1988 [...] des rencontres sincères avec le grand Art [...] de l'intransigeance face à la routine. Abonnez-vous!»

Julia BORNAND-VLADKOVA.

NOTES

[1] En 893, lorsque Siméon fut proclamé tsar, le slavon fut reconnu par l'Assemblée bulgare comme langue officielle: les livres grecs furent remplacés par des livres en slavon et la liturgie dite en bulgare. L'Eglise bulgare devint indépendante de Rome et de Constantinople. Voir G. Serghehaert (Christian Gérard), *Siméon le Grand*, Paris, Maisonneuve, 1960, p. 115, qui renvoie à A. Rambaud, *L'Empire grec au Xe s.*, Paris, 1860, p. 331. «Siméon, le «tsar bibliophile», a pu écrire l'historien de l'Empire grec du Xe s., fut le Charlemagne de la Bulgarie, plus lettré encore que notre Charlemagne et bien plus heureux, car il fonda une littérature nationale.»

[2] L'Eglise bulgare vénère Cyrille, Méthode, Clément, Anguelari, Naum, Gorazd, Sava sous le nom de «Groupe des Sept Saints».

[3] V. Topentcharov, *Bougres et Cathares*, Paris, Seghers, 1971, pp. 173 et 178.

[4] Pypine et Spasovic, *Histoire de la littérature slave*, Paris, 1881, p. 129.

[5] Petit Robert, v. 2, Paris, 1987, p. 1790: «Tourguénev cherche l'âme énergique qui libérera la Russie et la trouve dans le bulgare Insarov.»

[6] Pentcho Slavéïkov, fils de Petko Slavéïkov, poète de la Renaissance.

[7] P. Slavéïkov, *Œuvres choisies*, t. 6, Sofia, Paskalev, 1936, p. 6178.

[8] Voir D. Debelianov, *Œuvres*, t. 2, Sofia, Ecrivain bulgare, pp. 40-41.

[9] Fondateur du parti socialiste bulgare en 1891.

[10] A. Zlatarov cite dans *G. Milev, Recueil commémoratif*, Sofia, 1936, p. 67, une lettre de Kokoschka dans laquelle ce dernier parle de G. Milev comme d'un «grand connaisseur d'art moderne».

[11] Voir l'index *La Littérature soviétique en Bulgarie entre 1917-1944*, Sofia, Institut bibliographique bulgare, 1972.

[12] Voir l'index *La Littérature soviétique en Bulgarie entre 1944-1954*, Sofia, 1955.

[13] T. Borov, préface du même index, p. 16.

[14] B. Tomachevski, «Thématique», *Textes des formalistes russes*, Paris, éd. du Seuil, 1965, p. 286.

[15] B. Eichenbaum, «Théorie de la métamorphose», *Textes des formalistes russes*, op. cit., p. 67.

[16] Ibidem.

[17] Citons quelques auteurs importants: E. Bagriana, D. Dimov, D. Talev, E. Stanev, B. Dimitrova, le poète V. Hantchev, P. Vejinov, P. Matev, Y. Radichkov, R. Raline, B. Bioltchev, S. Tsanev, S. Karaslavov, L. Levtchev.

[18] Le livre a paru en 1986.
[19] Voir *Front populaire*, 18 juillet 1986.
[20] *Histoire générale de la littérature*, t. III, Paris, Libr. A. Quillet, p. 302.
[21] N. Haïtov, *Sur la Création*, Varna, G. Bakalov, 1982, p. 101.
[22] Ibidem.
[23] *Front littéraire*, décembre 1987.
[24] *Culture populaire*, 21 août 1987.
[25] *Front littéraire*, décembre 1987.

J. B.-V.